
Revue Idéal Maçonnique

N°9 - Octobre 2026

Pour vivre en Paix :



Faisons de la Fraternité, une pratique
vivante et transmissible !

ENTRETIEN EXCLUSIF

GÉRARD NEYRAND
Sociologue

DOSSIER

Quelle éducation
pour les enfants de demain pour bien vivre ensemble ?



25 pages

Quelle éducation pour demain ?

Faire de la Fraternité une pratique vivante et transmissible !

Alors que les bruits de bottes résonnent aux quatre coins du monde, que la fameuse dissuasion nucléaire, soi-disant destinée à prévenir, ne joue plus son rôle, nous consacrons notre réflexion à un avenir de Paix en posant la question de l'éducation de notre jeunesse.

Si aujourd'hui encore les conditions d'une Paix harmonieuse ne sont pas réunies, n'est-ce pas parce que nous avons négligé l'éducation à la fraternité ?

La Fraternité ne se décrète pas ! La jeunesse ne pourra vivre la Fraternité que si elle y est formée !

Le sociologue Gérard Neyrand nous apporte des arguments qui justifient de concevoir l'éducation comme un apprentissage progressif.

Aujourd'hui, comme le démontre Eric Parso-tam, la réussite c'est d'abord de montrer ses muscles !

Bat aborde l'objectif de la nécessaire empathie dans les conditions de travail.

Jamal BENZERROUKI fait référence au questionnement du profane qui s'apprête à frapper à la porte de la connaissance.

Stéphane Bodar, dans un témoignage personnel, rappelle que l'éducation est aussi en rapport avec le mimétisme. Soyons nous-mêmes fraternels pour inciter nos enfants à l'être !

Horizon B rajoute même que l'éducation des garçons conditionne la violence faite aux femmes.

Sylvie Moy témoigne de la démarche pédagogique nécessaire pour favoriser l'intégration des jeunes allophones.

La vie de Gérard Baudou-Platon est elle-même une marche vers la Fraternité.

Avec humour et gravité, Christiane Mercier et Michel Renault en parlent de façon poétique.

C'est un sujet de réflexion primordial que nous vous proposons amis lecteurs ! Vos ressentis et vos propositions seront toujours les bienvenus !

Alain Bréant
Directeur de la publication



Bulletin d'adhésion à

Association Internationale pour la Promotion de l'Idéal Maçonnique

Pour expliquer l'idéal maçonnique, vivre la fraternité et la transmettre,
Nom, prénom :

Adresse postale :

Email :

N° de téléphone :

souhaite adhérer à l'AIPIM - règlement par chèque de 20 € à l'ordre de l'AIPIM, 12 rue Clément Ader - 63000 - Clermont-Ferrand

Date

Signature

Réussir

par Eric Parsotam

Voyage au "Lexique"

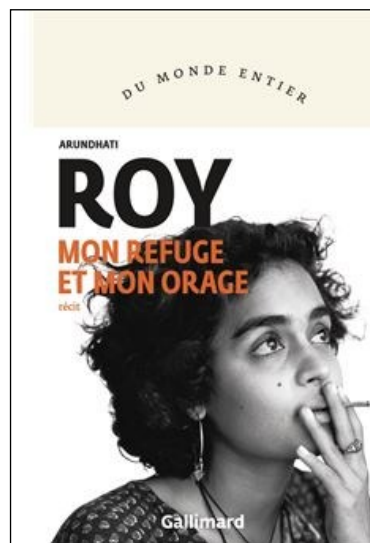
Réussir est un verbe transitif et intransitif : on "réussit quelque chose" ou "à faire quelque chose". On dit d'une personne qu'elle "a réussi" quand le succès récompense ce qu'elle a entrepris. Réussir vient de l'italien "riuscire" : "sortir une seconde fois". Réussir, c'est donc renaître un peu...

Je viens d'achever la lecture du dernier livre de l'autrice indienne Arundathi Roy. Vous avez peut-être lu ou entendu parler de son Dieu des petits riens ou du Ministère du bonheur suprême. On peut dire d'elle qu'elle a "réussi".

Pourtant, dans « Mon refuge et mon orage », elle décrit un parcours autobiographique contrarié, en creux par rapport à celui de sa mère, Mary Roy, femme puissante au tempérament tyrannique, possessive tendance toxique, qui ne laissa à ses enfants d'autre alternative que "réussir" (un bon mariage, s'élever plus haut que leur condition...) ou échouer. Le triomphe ou la défaite, pas de demi-mesure. Réussir, donc...

Injonction d'autant plus étouffante que Mary Roy fonda et dirigea l'école où elle enseigna elle-même à ses enfants. Une école progressiste et accessible à tous dans une société inégalitaire, une école exemplaire donc, mais où Arundathi et son frère furent écartelés entre des exigences insurmontables et les punitions pour ne pas les avoir atteintes.

Arundathi raconte que jusqu'à ce jour elle ne peut ressentir de fierté personnelle qu'entachée de l'absolue certitude qu'au même instant, dans la pièce à côté, quelqu'un d'autre est battu.



Dès qu'elle l'a pu, Arundathi a fui la maison familiale pour s'essayer enfin à l'échec. Traverser les années 60 au rythme de la drogue et des Beatles ne l'empêchera pas d'échouer... à échouer ! Elle termine ses études d'architecture, devient scénariste de cinéma, obtient le Booker Prize pour son premier roman (le Goncourt de l'édition anglophone) et est aujourd'hui une militante des droits humains, active et courageuse, dans une Inde gouvernée par l'extrémisme religieux.

Elle a donc, malgré tout (et peut-être malgré elle) "réussi", à son rythme et selon ses propres règles. En tout cas, elle a atteint ce qu'elle ambitionnait, en partie pour clouer le bec à sa mère. Car c'est, je crois, le souhait de tout individu que de "réussir". Le tout est de savoir la définition qu'on s'accorde à donner à ce verbe.

Réussir au Kérala pour une petite fille de chrétiens syriaques n'a rien à voir avec la réussite que mes parents voulaient pour moi dans la lointaine France des 70's. Et moi, que puis-je espérer pour ma fille ? Diplômes ? Travail ? Trouver la place qui lui convient dans le monde

(Suite page 4)

qui l'attend ? Tout ça en même temps ? ... mais quel monde l'attend ? Et si, par bonheur, elle réussit tout ça, serais-je rassasié ? Elle-même considèrera-t-elle avoir réussi ? La représentation que nous avons de la réussite, quand elle n'est pas strictement personnelle, est une convention sociale, insaisissable et frivole, qui écrase l'institution scolaire à proportion de ce qu'elle perd en netteté pour des parents déboussolés et des enfants sans repères.

L'école peut, à la rigueur, créer les conditions minimales d'une réussite personnelle : lire, écrire, compter, raisonner, critiquer, s'amuser. Déjà pas un petit miracle !

Exiger d'elle qu'elle crée les conditions de la réussite collective d'une nation dépasse autant ses capacités que les exigences de Mary Roy dépassaient les ressources de la jeune Arundathi.

Au risque de la tentation de l'échec.

La réussite collective suppose une ambition commune, la vision partagée d'une réussite idéale vers laquelle tendre ensemble les mains.

Eric Parsotam



L'éducation,

Une équation à plusieurs inconnues !

par Alain Bréant

S'il y a un secteur de l'activité sociale où les francs-maçons sont bien présents, nul doute que c'est dans ce secteur de l'éducation !

Avec ferveur et conscience, les francs-maçons enseignants se sont investis dans cette « mission » éducative pendant des générations. Il nous apparaît logique de leur rendre hommage.

Selon le Larousse « *L'éducation est l'action d'élever, de former et d'instruire une personne en développant ses facultés physiques, intellectuelles, morales et sociales.* »

Ce simple rappel permet de se rendre compte de la complexité des réseaux qui intègrent différentes interventions qui concourent à cette activité. Si le monde d'aujourd'hui se révèle inquiétant c'est quand même dans les pays où l'effort éducatif a été le plus intense que la qualité de vie est la meilleure. On peut publier des résultats de tests montrant que le niveau d'acquisition de certaines matières serait inférieur à ce qu'il a été, mais n'oublions pas que globalement la population européenne bénéficie d'un niveau éducatif important.

Parmi les différentes inconnues qui conditionnent l'acquisition de ce savoir figure le niveau d'inquiétude que notre jeunesse ressent quant à son futur ! A quoi bon vivre dans un monde de violence et d'injustice où le droit perd progressivement sa prééminence par rapport à la loi du plus fort !

Dans tous les domaines, le modèle sociologique de la gouvernance mafieuse devient la règle ! La démocratie est piétinée y compris par les populations éduquées !

Malgré tout, l'espoir doit nous habiter ! Remercions Gérard Neyrand, sociologue éminent, de nous apporter son expertise.

Alain Bréant



Quelle éducation pour les enfants de demain ?

NDLR : En choisissant comme thème de réflexion « Quelle éducation pour demain ? », nous essayons de répondre à la crise de l'éducation telle que nous pouvons la vivre depuis quelques années. Prendre l'avis d'un sociologue reconnu nous paraît un préalable. Nous sommes honorés que Gérard Neyrand ait accepté de répondre aux questions qui lui ont été présentées par Horizon B. avec la participation d'Alain Breant.

Horizon B : La famille change et va sûrement continuer à changer. Est-ce que notre façon d'éduquer les enfants va forcément changer avec elle ?

Gérard Neyrand : Si la famille a autant changé c'est sous l'effet de transformations sociales multiples et profondes (depuis une scolarité identique pour les filles et les garçons jusqu'à l'assistance médicale à la procréation, en passant par la diffusion de la contraception, l'effondrement de la pratique religieuse, la critique philosophique -*Le deuxième sexe* paraît en 1949 - et bien d'autres transformations), qui sont en quelque sorte entrées en phase à la fin des années 1960, et ont amené à considérer autrement aussi bien les rapports hommes-femmes (MLF 1970) que les rapports parents-enfants (CIDE 1989), et plus globalement l'ensemble des rapports privés et leur relation à l'espace public. Cela bien sûr a considérablement influé sur nos conceptions de l'éducation, considérée dès lors comme trop rigide et autoritaire, avec la promotion de l'enfant-sujet, du dialogue entre générations¹ et de la bientraitance.

L'entrée dans le XXI^e siècle a vu se développer alors un certain nombre de dérives éducatives qui ont engendrées pas mal de polémiques. Pour résumer, l'insistance sur la bienveillance à l'égard de l'enfant et la dénonciation des violences éducatives ordinaires, que l'on ne peut que soutenir, ont, avec la cristallisation de ces idées dans l'éducation positive, puis son application à la parentalité positive, dérivé vers la promotion d'une attitude permissive à l'égard de l'enfant, qui est allé dans certains discours sur les réseaux sociaux jusqu'à considérer que l'enfant pourrait quasiment s'élever tout seul, accompagné par des parents lui expliquant ce qu'il convient de ne pas faire, sans lui donner d'inter-



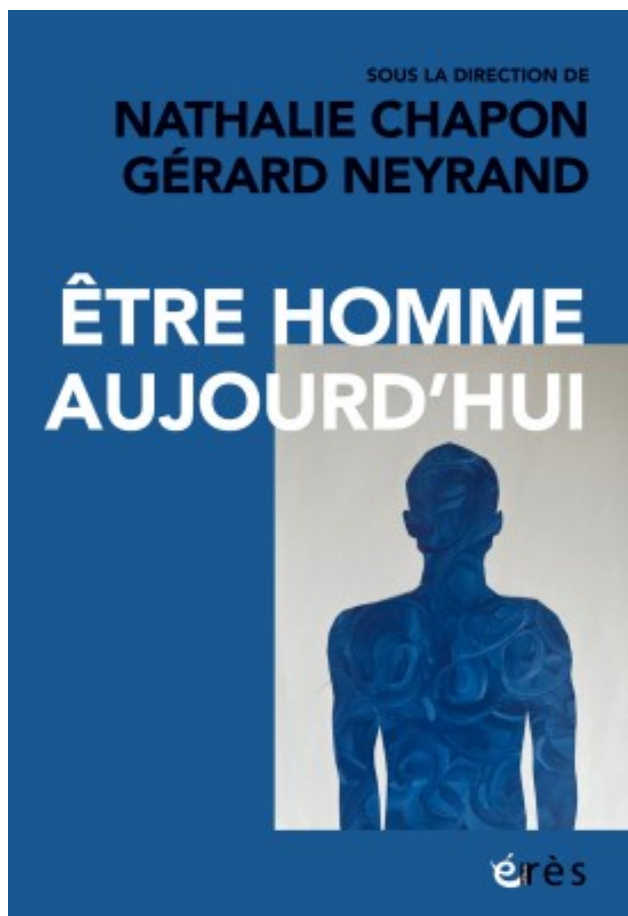
dit et encore moins de punition. Ces discours portés par des coaches en parentalité sont alors entrés en conflit avec les connaissances sur l'immaturité infantine, les étapes de son développement et la nécessité d'intégrer des limites à la toute-puissance de l'enfant, d'énoncer dans ce cadre des interdits clairs, et éventuellement des sanctions éducatives (comme un *time-out* [mise à l'écart] qui a fait couler beaucoup d'encre). Dolto, par exemple, a bien montré l'importance de l'intégration des frustrations dans le développement de l'enfant et son adaptation à son environnement familial et social (théorisé sous le terme de castrations symboligènes). Pour justifier cet évincement des connaissances cliniques et développementales, mais aussi sociologiques sur l'importance de l'environnement dans la socialisation, on a fait référence aussi bien au comportementalisme qu'à un détournement

(Suite page 6)

des neurosciences, qui n'en demandaient pas tant².

Alain Bréant : La bienveillance ne mériterait-elle pas d'être mieux expliquée ?

Gérard Neyrand : Pour le moins ! la bienveillance est une valeur vieille comme le monde, mais elle a été particulièrement mise en avance dans l'éducation après la seconde guerre mondiale... Les travaux de Spitz sur l'hospitalisme, de Bowlby sur l'attachement, de Aubry sur les carences affectives, et bien d'autres depuis, ont montré à quel point la dimension affective et relationnelle était fondamentale dès la naissance et que la bienveillance à l'égard des bébés était la meilleure des positions à avoir pour qu'ils se développent de façon optimale et sécurisée. Mais cela ne suffit pas pour que l'enfant se développe harmonieusement et s'intègre dans son environnement et la société qui l'accueille. Il faut lui donner un cadre qui le sécurise et lui fournit les repères dont il a besoin pour s'épanouir sans difficulté.



A paraître en octobre 2026

Ce cadre comporte bien évidemment des interdits à respecter pour qu'il ne se mette pas en danger ou son entourage et puisse s'adapter à la vie collective, et éventuellement des sanctions éducatives lorsqu'il les transgresse. Et cela doit se faire de façon bienveillante, même si les frustrations qui peuvent être ponctuellement produites occasionnent des réactions de dépit, voire d'agressivité, ça ne remet pas en question la bienveillance.

Bien veiller sur son enfant c'est aussi lui apprendre à respecter les autres et le monde qui l'entoure. L'éducation positive a voulu prendre le contrepied des maltraitements envers les enfants en dénonçant les violences éducatives ordinaires, c'est-à-dire répétitives, et elle a eu raison. Le problème est qu'elle a facilement dérivé vers l'idée que finalement il suffisait d'expliquer à l'enfant ce qu'il ne fallait pas faire et qu'il pouvait tout seul trouver le bon chemin.

Ce qui n'est pas possible compte tenu de l'immaturité de l'enfant et du parcours qu'il doit suivre pour se développer. C'est alors que l'éducation et la parentalité positives portées par des coachs voulant servir d'éducateurs rémunérés des parents a dérivé vers des positions qui sont en réalité préjudiciables à son bon développement, l'enfant s'en trouve insécurisé, et les parents épuisés par la surveillance constante de celui-ci qu'ils doivent effectuer. Une attitude véritablement contre-productive, d'autant plus délicate à critiquer qu'elle s'établit au nom de la bienveillance.

Horizon B : On demande aujourd'hui énormément aux parents. Est-ce qu'on ne leur fait pas porter seuls une responsabilité qui devrait aussi être celle de la société ?

Gérard Neyrand : Cette dérive positiviste s'inscrit justement dans le processus de montée de l'individualisme porté par le discours de la marchandise, qui s'adresse directement aux individus pour les inciter à consommer et leur donne une illusion de liberté, sur laquelle surfent les médias numériques.

Le discours individualiste, consumériste et néolibéral, reporte sur l'individu non seulement la responsabilité de ses actes mais aussi de sa situation sociale. Il délégitime les ins-

tances collectives et insiste sur la seule responsabilité des parents dans l'éducation. Cette sur-responsabilisation parentale³ est bien évidemment excessive et ne correspond pas à la réalité de la socialisation et de l'éducation des enfants dans nos sociétés complexes.

Alain Bréant : Le machisme commence dans la famille avant de se poursuivre dans l'espace scolaire : est-ce une fatalité ?

Le machisme n'est pas une fatalité, il peut être combattu et régulé, mais cela nécessite à la fois une prise de conscience et une remise en perspective des différences genrées. Ce qui, selon les situations et les contextes culturels et sociaux, n'est pas forcément chose facile. L'école en tout cas est bien placée pour y participer, malgré les réticences et les dénunciations abusives à l'égard des programmes qui veulent mettre en oeuvre l'égalité entre les sexes et l'émancipation des filles. La présence d'équipes féminines de football, de rugby, de boxeuses, montre que dans un monde autrefois éminemment masculin les choses peuvent basculer, et le succès du sport féminin, tant dans les pratiques que comme spectacle illustre les possibilités importantes d'évolution.

A l'époque, lointaine, de mon enfance, on considérait que les femmes ne devaient pas courir au-delà de la distance de 800 m, compte tenu de leur soit-disant fragilité, aujourd'hui des femmes courent le marathon en 2h10 soit plus rapidement que 99,999 % des hommes pourraient le faire...

Horizon B : L'autorité a beaucoup changé. On explique, on négocie davantage avec les enfants. Est-ce une bonne évolution ou est-ce qu'on a aussi perdu quelque chose en route ?

Gérard Neyrand : La critique de l'autorité monolithique d'autrefois a été une bonne chose. Expliquer aux enfants les raisons des interdits que l'on peut énoncer favorise leur compréhension et leur acceptation de ceux-ci, mais cela ne signifie pas qu'il ne faut plus en énoncer. Tout enfant a besoin d'être cadré, rassuré et sécurisé par le

(Suite page 8)

Biographie de

Gérard Neyrand

Gérard Neyrand a suivi des études de sociologie, après une première formation en psychologie clinique. Il s'est spécialisé dans l'étude des relations privées, entre les sexes et entre les générations, ainsi que leur prise en charge dans l'espace public et les politiques familiales. D'abord chercheur indépendant, puis professeur à l'université de Toulouse et membre du laboratoire universitaire CRESCO depuis 2005, il est actuellement professeur émérite et continue de travailler dans le laboratoire associatif qu'il a co-fondé dans les années 1980, le CIMERSS.

Bibliographie de l'auteur

Entre clips et looks. Les pratiques de consommation des adolescents (1989, avec Caroline Guillot) jusqu'à celui qui va sortir en octobre 2026, co-dirigé avec Nathalie Chapon, *Être homme aujourd'hui*.

Parmi les plus importants, citons :

L'enfant face à la séparation des parents. Une solution, la résidence alternée, 1994 (4e éd. 2009) ;

Sur les pas de la Maison Verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents, 1995 ;

L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance, 2000 (3e éd. 2011) ;

Monoparentalité précaire et femme sujet (avec Patricia Rossi), 2004 (4e éd. 2014) ;

Préserver le lien parental. Pour une prévention psychique précoce, 2004

Le dialogue familial. Un idéal précaire, 2009 ; *Soutenir et contrôler les parents*.

Le dispositif de parentalité, 2011 (4e éd. 2019) ;

Corps sexué de l'enfant et normes sociales.

La normativité corporelle en société néolibérale (avec Sahra Mekboul), 2014 ;

L'amour individualiste. Comment le couple peut-il survivre ? 2018 ;

La mère n'est pas tout ! Reconfiguration des rôles et perspectives de cosocialisation, 2019 ;

Critique de la pensée positive. Heureux à tout prix ? 2024.

cadre qu'on lui donne, et qu'il puisse en négocier certains aspects n'est pas un problème, mais il y a des limites à ne pas dépasser. Notamment celles qui mettent en danger l'enfant ou son entourage, ou qui rendent la vie impossible à ceux qui le côtoient.

Alain Bréant : Quel est le vrai rôle de l'école face aux divisions de la société ?

Gérard Neyrand : Il fut un temps où l'école était le laboratoire de la transformation de la société, dans le sens des valeurs de la laïcité, de la citoyenneté et de la démocratie. Les instituteurs (ceux qui, au sens premier, instituent) étaient alors considérés comme "les hussards de la République", et avaient pour mission de transmettre aux enfants en même temps que des connaissances ces valeurs laïques et démocratiques. Ce temps n'a plus court aujourd'hui et l'objectif de démocratisation et d'égalisation des positions par l'éducation est loin d'avoir été atteint. De nombreux travaux ont montré que, malgré elle, l'école contribue à la perpétuation des inégalités sociales, et a beaucoup de mal à lutter face aux divisions de la société, pas seulement au niveau économique, mais aussi au niveau culturel et au niveau idéologique, dans une société où les médias ont pris une importance considérable et contribuent à influencer les populations dans des directions multiples, largement incontrôlables, où les discours d'extrême droite sont très représentés, très largement plus que le poids que les individus qui les émettent ont dans la société.

Horizon B : On transmet forcément une partie de nos valeurs aux enfants. Mais comment leur transmettre quelque chose sans leur apprendre quoi penser ?

Gérard Neyrand : La question des valeurs à transmettre est fondamentale. Dans nos sociétés, les valeurs de base sont celle de la citoyenneté et de la démocratie, l'égalité entre les personnes mais aussi leur liberté. Ce qui suppose que s'il s'agit de transmettre des valeurs qui permettent la vie en société, il faut aussi laisser la possibilité à l'enfant de choisir lorsque les valeurs en question concernent le positionnement personnel dans le monde, par



exemple le rapport à la religion ou aux multiples croyances existantes. D'où l'importance d'une pédagogie invitant à la réflexion et à la prise de distance, permettant alors à la pensée de se développer et d'exercer son libre arbitre.

La lecture, mais aussi l'écriture, sont des supports qui permettent de développer la capacité de penser, et elles sont malheureusement peu favorisées par le développement médiatique actuel, qui induit l'usage excessif d'un audio-visuel sollicitant l'adhésion immédiate, sans guère de réflexion.

Alain Bréant : Comment l'école peut-elle enseigner des valeurs communes sans effacer les différences ?

L'école est l'un des garde-fous contre ce virage problématique, mais elle est souvent incomprise dans une société qui a prôné un individualisme consumériste donnant l'illusion aux personnes qu'elles sont libres de se comporter comme elles le souhaitent, sans vraiment tenir compte des contraintes sociales, et encore plus d'une éthique citoyenne. Face à cela le léger retour de l'éducation civique à l'école est largement insuffisant, et la logique d'égalité des places est difficile à faire respecter à l'ère du numérique et du harcèlement qu'il favorise.

Non seulement les enseignants sont confrontés à une difficulté à transmettre les valeurs de l'échange démocratique, mais la sur-responsabilisation parentale a tendance à faire que les parents des couches moyennes instruites considèrent que leur modèle éduca-

(Suite page 9)

tif et la prise en compte de la spécificité de leurs enfants doit être le modèle d'éducation suivi par l'école. Ce qui, compte tenu de la diversité des élèves et de leur nombre, est évidemment impossible. A l'inverse, beaucoup de parents de milieux populaires, d'origine étrangère et/ou précarisés, se sentent délégitimés dans leur position parentale, et demandent aux enseignants d'éduquer leurs enfants à leur place en leur transmettant les valeurs à l'oeuvre dans la société. Tâche bien sûr là aussi largement au-dessus des possibilités éducatives qu'offre le système scolaire.

D'où des enseignants en tensions, tiraillés entre des demandes contradictoires, délégitimés dans leur autorité, et bien souvent épuisés, voire en burn-out, et dont beaucoup abandonnent la profession. Une profession qui aujourd'hui, comme celles du soin, du social et de la culture, est en crise de recrutement.

Horizon B : On veut préparer les enfants au monde de demain alors qu'on ne sait même pas vraiment à quoi il ressemblera. Dans ce cas, qu'est-ce qu'il faudrait leur apprendre en priorité ?

Gérard Neyrand : Sans doute l'importance de notre inscription dans un environnement naturel qu'il faut défendre. Une réflexion écologique qui permette de comprendre et de critiquer les excès de notre développement socio-économique ; ainsi qu'une acceptation de la diversité humaine qui s'inscrive dans une perspective d'égalité respectant les différences.

Alain Bréant : En quoi les inégalités d'origine bloquent-elles le vivre-ensemble ?

Gérard Neyrand : Les inégalités d'origine, socio-économiques, culturelles, ou renvoyant à des croyances ou à des idéologies sont difficiles à contre-carrer et à réguler tant le discours social contemporain, porté par l'idéologie néolibérale consumériste, renvoie aux individus la responsabilité de

leur situation - et pas seulement de leurs actes - et prône comme objectif généralisé la réalisation de soi et la recherche du bonheur dans la consommation. Ce que j'ai voulu déconstruire dans *Critique de la pensée positive. Heureux à tout prix ?* paru en 2024 aux éditions Erès.

Le modèle mis en avant, emprunté aux Etats-Unis est celui du *self made man*, et dans le cadre économique de l'*Homo oeconomicus*, un consommateur capable de se comporter selon des choix toujours rationnels. Conception de l'individu libre et autodéterminé qui évidemment ne correspond pas du tout à ce qu'il vit dans nos sociétés mais qui imprègne toutes les interprétations que la gestion néolibérale donne de l'ordre du monde. Dès lors comment peut-on vivre ensemble sur la seule base de cette illusion de liberté, impliquant la dénonciation des autres qui n'ont pas su s'émanciper ou de ceux dont la situation limite les possibilités d'action.

La prolifération des discours d'extrême droite dans les réseaux sociaux illustre bien cette tension individualiste et le rejet de toute différence qui l'accompagne.

Alain Bréant : Quelles sont les limites des programmes scolaires actuels sur la citoyenneté ?

Gérard Neyrand : En réaction à cette situation, le nouveau programme d'Enseignement Moral et Civique (EMC) issu du Bulletin officiel du 13 juin 2024, conçu pour être appliqué entre les rentrées 2024 et 2026, est bien sûr intéressant, mais il ne peut suffire à lui tout seul à lutter contre de telles dérives, aujourd'hui particulièrement affirmées. Que les valeurs démocratiques, la connaissance des institutions et de la loi, la maîtrise des attitudes, l'empathie et l'esprit critique soient prônés et soutenus, est bien sûr fondamental - bien que difficile à transmettre -, mais est-ce suffisant pour contrer le processus omniprésent d'incitation à la jouissance individuelle des marchandises et des biens sociaux que porte notre société marchande et ses médias, notamment les dispositifs numériques aujourd'hui partout présents, à commencer par le smartphone ?

Horizon B : Quelle place la frustration, l'échec et le « non » doivent-ils encore avoir dans l'éducation des enfants de demain ?

Gérard Neyrand : L'apprentissage du non est absolument nécessaire pour que l'enfant puisse se situer dans son espace social, comprendre que tout n'est pas permis, que sa toute-puissance originelle a des limites concrètes et nécessaires. La frustration fait partie de son apprentissage de la vie dans une collectivité, dans sa famille, et encore plus dans la société tout entière, elle permet d'apprendre à accepter l'échec, que ce soit l'échec de tentatives inabouties ou l'échec d'une demande excessive par rapport à la réalité dans laquelle il est inscrit. D'où la nécessité d'une pédagogie à transmettre dans l'utilisation des médias numériques, qui pourraient laisser penser que l'individu est tout-puissant et inciter l'enfant à se réfugier dans cet univers docile qui n'est pas celui de la "vraie vie".

Alain Bréant : Le sport peut-il être une pédagogie de l'effort ?

Gérard Neyrand : Le sport peut tenir une place importante dans cette tentative de résistance à l'imposition d'un ordre social incitant à l'égoïsme consumériste et sa tendance à la passivité dans la consommation des signes et des produits marchands. Il incite bien sûr à une pédagogie de l'effort bénéfique pour les consciences des élèves et des participants, mais il convient en même temps de réfréner la glorification des champions et les comportements supporteristes excessifs que l'on voit parfois, notamment dans le football.

Horizon B : Et si on se projette dans vingt ou trente ans : quel adulte aimeriez-vous voir devenir l'enfant que nous éduquons aujourd'hui ?

Gérard Neyrand : Oh, un adulte certainement utopique, capable de résister aux excès de l'ordre économique-politique et de le transformer dans le sens de la préservation de la nature et de l'égalité entre les représentants de l'espèce humaine. Un idéal qui me semble, hélas, bien lointain.

Alain Bréant : Le milieu scolaire peut-il être un melting-pot pour des communautés variées ?

Gérard Neyrand : Bien sûr, et c'est particulièrement intéressant dans une perspective d'intégration et de collaboration entre des populations différentes, mais la logique scolaire et les stratégies parentales ne vont pas dans un tel sens, avec l'existence d'établissements ghettoïsés et la volonté pour bien des parents d'éviter des côtoiements qui leur semblent préjudiciables pour leurs enfants.

Horizon B : On dit qu'il faut tout un village pour élever un enfant. Mais aujourd'hui, il est où ce village ?

Gérard Neyrand : A l'heure de l'omniprésence médiatique et de l'hypermodernité ce n'est plus tout un village, comme dans les sociétés africaines traditionnelles, qui est mobilisé pour élever un enfant mais toute une société. Les accueillantes de la petite enfance, à l'heure où les deux parents travaillent, les intervenants du sport et des loisirs, les enseignants, les divers éducateurs et thé-



BIENVENUE

Gérard Neyrand
Sociologue

Site internet de Gérard Neyrand <http://www.gerardneyrand.fr/>

rapeutes, tout un corpus professionnel participe de fait à l'éducation de l'enfant, mais aussi, ne l'oublions pas, l'omniprésence des écrans. Aujourd'hui, un enfant scolarisé passe plus de temps devant un écran qu'à l'école. La formation des enfants est donc multidimensionnelle, et demanderait tout le moins à être mieux coordonnée, les parents étant alors en position de régulation par rapport aux multiples influences socialisatrices portant sur leurs enfants, mais ils n'ont pas toujours conscience de l'importance de cette position de régulateur. De plus, bien souvent les discours sociaux - exemplairement sur les réseaux sociaux - ont tendance à les opposer aux autres intervenants éducatifs et les sur-responsabilisent. Ce qui ne vas pas sans favoriser le hiatus entre les parents et l'école, si ce n'est avec l'ensemble des intervenants. On est loin de l'idéal d'une co-éducation partagée.

Merci beaucoup M. Neyrand.



1—Que j'analyse dans *Le dialogue familial, un idéal précaire* (Erès, 2009).

2 -Voir les critiques des neuroscientifiques à ce sujet : MOUKHEIBER Albert, *Neuromania. Le vrai du faux sur votre cerveau*, Allary éditions, 2024 ; GONON François, *Neurosciences : un discours néolibéral. Psychiatrie, éducation, inégalités*, Postface B. Golse, Champ social éditions, Nîmes, 2024.

3—Dont je développe la critique dans *Soutenir et contrôler les parents. Le dispositif de parentalité*, Erès, 2011.

Entretien à
l'initiative
d'Horizon B



L'éducation pour mieux vivre ensemble par Bat

Vivre au travail

Selon l'UNESCO, l'éducation transforme la vie et permet de construire la paix, éradiquer la pauvreté et conduire le développement durable : c'est un droit humain pour tous, tout au long de la vie. Survivre grâce au travail ou vivre au travail ?

Actuellement, les salariés à bas revenus ont du mal à joindre les deux bouts. Le travail des professionnels indépendants est rendu difficile par un contexte économique compliqué. Le secteur public subit également des coupes budgétaires.

Ce constat très noir impose un point de vue inverse, optimiste, combatif et progressiste. A l'image du pavé mosaïque, de la pénombre doit jaillir la lumière, une force créatrice doit se mettre en marche.

Ne pas survivre au travail mais bien vivre au travail et exister au travail, telle est la question. Un travail subi, purement alimentaire, engendre des pathologies psychiques et/ou physiques. A défaut de trouver la profession rêvée, le travail doit permettre de s'émanciper et de trouver son utilité en société, qu'elle soit civile ou professionnelle.

L'éducation est le meilleur outil pour y parvenir. L'éducation permet d'apprendre, de se former, de grandir, bref d'avoir la possibilité d'être libre. Les francs-maçons et les francs-maçons se reconnaissent dans cette liberté de conscience et cette Liberté avec un grand L.

L'éducation et la formation sont un levier essentiel pour apprendre un métier, changer de poste, se former tout au long de sa vie ou changer complètement de voie afin de mieux vivre son travail. Quiconque se sent bien dans sa vie professionnelle peut apporter sa pierre pour construire ce mieux vivre ensemble au travail.

Même dans une profession ultra-concurrentielle, le carburant doit rester l'empathie ou le respect de ses collègues ou clients et le moteur ne peut être que le mieux vivre ensemble et les valeurs humanistes et universalistes.

Dans une époque qui tend à l'uniformisation des consciences et à un individualisme de plus en plus marqué, le mieux vivre-ensemble au travail semble un pilier nécessaire de la construction d'un monde plus juste et plus fraternel.

Bat

La porte du profane

par Jamal BENZERROUKI.

Méditer, sortir du dogme, chercher, comprendre. La vie profane inconsciente est une vie faite de normes et d'habitudes, une vie construite sur des repères sociaux préétablis.

Puis, un jour, vient le questionnement, à travers un livre, un débat ou un simple échange. Ainsi naît la prise de conscience, qui pousse le profane à chercher, à douter, pour enfin goûter, pour la première fois, à la saveur pure de l'introspection.

Une saveur où l'harmonie des sens trouve son sens ; une saveur qui fait naître de nouveaux yeux et permet de percevoir les symboles auxquels sa sensibilité avait toujours tourné le dos. Le profane se retrouve alors habité par un appel intérieur qui le pousse à chercher une voie initiatique, non pas pour être simplement initié, mais parce qu'il sait pourquoi il voudrait l'être.

Et, de fil en aiguille, il se retrouve au seuil. Puis vient enfin le moment de frapper à la porte. Cela paraît si simple, oui : ouvrir les yeux, demander, être guidé et enfin frapper à la porte.

Et pourtant, la porte n'est finalement plus un obstacle. Car il y a profane et profane. Celui qui frappe à la porte, et celui qui veut frapper à la porte, mais pour lequel il n'y a aucune porte à frapper. Il y a profane et profane. Celui à qui la pierre tend la main, et celui pour qui la porte n'existe pas. Pas de seuil, pas de temple, pas de repères collectifs.

Pourtant, au milieu de ce désert, au milieu de la spiritualité de l'indifférence, certains hommes portent en eux une faim de loup, une flamme immuable qui ne vacille pas, prêts à franchir une limite invisible.

Mais comment entretenir cette flamme fragile lorsque l'espoir ne laisse ni silence ni espace pour grandir ? Quand la porte est introuvable et que le temps lui-même semble confisqué, le feu ne peut plus être nourri par les rituels collectifs, les échanges et la bienveillance. Le feu devient



alors une braise que l'on protège dans le silence intérieur.

Comment maintenir ce feu, devenir cendres et renaître ? Comment accepter que la quête ne soit plus un grand projet de vie, mais un souffle retenu dans la profondeur de l'âme et de l'esprit ?

Car c'est une promesse intérieure dont personne n'est témoin, pas même Dieu. Une simple fidélité invisible à soi-même.

Mais alors, comment se prétendre profane éveillé, averti des illusions, lorsque l'on se dirige soi-même vers une porte illusoire ?

(Suite page 13)

L'art s'apprend-il ?

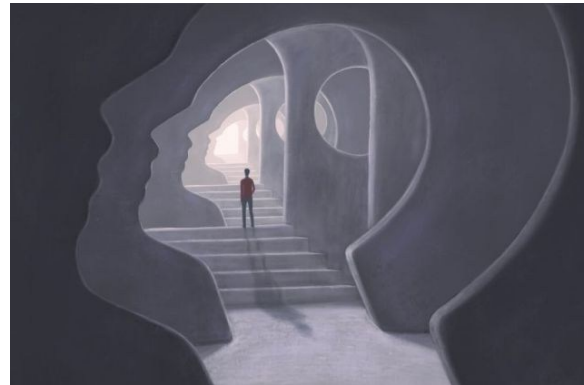
par Stéphane Bodar

Quoi de neuf ?

En tant qu'artiste photographe, je me suis récemment retrouvé devant une œuvre classée parmi les hyperréalistes américains. Je connaissais mal ce courant. On m'expliqua qu'il s'agissait de peinture cherchant à ressembler à une photographie. Je me suis alors demandé : comment ai-je pu découvrir, dans mon propre travail, une démarche dont j'ignorais l'existence ?

Mon apprentissage de la photographie est fait de découvertes personnelles et de quatre heures de cours avec un photographe réputé de Clermont-Ferrand. Lorsque j'ai voulu poursuivre, il m'a répondu : « On s'arrête là. Maintenant, il faut essayer. » Avec le recul, je crois que ce fut peut-être le meilleur apprentissage que j'ai reçu. Alors, l'art s'apprend-il vraiment ?

Il existe des écoles, des formations, les Beaux-Arts. On y apprend à peindre, sculpter, composer, souvent en référence à ceux qui nous ont



précédés. Mais une question me vient : celui qui reproduit parfaitement ce qu'on lui enseigne est-il devenu artiste, ou seulement un excellent copiste ? Recopier, est-ce apprendre ?

Je pense à ma nièce, formée au conservatoire à la guitare. Elle joue remarquablement les partitions qu'elle a apprises, mais éprouve des difficultés à improviser, sortir du cadre et « vivre » l'instrument. De mon côté, je n'ai jamais appris la guitare. Je l'ai découverte seul. Je suis sans doute moins bon techniquement, mais je peux chercher, jouer, improviser. Et si je veux aller plus loin, alors je devrai apprendre.

Je retrouve cette même logique dans la taille de pierre que je découvre aujourd'hui. Ne sachant pas reproduire le travail d'un autre, je cherche d'abord mon propre geste. La technique viendra ensuite. Peut-être que l'art ne s'apprend pas : il se découvre. Mais pour aller plus loin dans cette découverte, il faut apprendre.

Alors où commence l'apprentissage ? Par la découverte ou par la copie ? Par l'envie de faire ou par l'acquisition d'une technique ?

Notre éducation nous a souvent appris quoi penser, quoi dire et à qui nous référer. Même lorsque nous philosophons, il faut convoquer un philosophe. Peut-être que le véritable apprentissage commence lorsque nous cessons de répéter ce que nous avons appris pour découvrir ce que nous pouvons en faire. **Et si apprendre, ce n'était pas répéter ?"**

Stéphane BODAR

(Suite de la page 12)

Est-ce encore un profane averti des illusions refoulées, ou est-il déjà, dans le silence de sa propre cendre, tourné vers l'Orient ?

Jamal BENZERROUKI

NDLR :

Un nouveau rédacteur pour une nouvelle rubrique :

De formation, Jamal BENZERROUKI n'est pas un homme de lettres, mais un passionné d'écriture, curieux de l'être humain et de ses contradictions. Gestionnaire d'entreprise, il en est venu à s'intéresser à la franc-maçonnerie en écrivant un livre, qu'il n'a pas publié. En peaufinant son travail, à la croisée des idées et des symboles, la franc-maçonnerie a progressivement fait surface. Depuis, il s'y intéresse intensément et cherche à mieux comprendre cet univers, même s'il est conscient de ne pouvoir qu'en effleurer la surface, en raison de son statut de profane. A 44 ans, habitant Alger, il explore dans ses textes ses propres questionnements et contradictions, à travers l'introspection et la quête de sens. Son écriture cherche moins à apporter des réponses qu'à ouvrir des portes, laissant au lecteur la liberté d'interpréter les symboles et les silences qui vibrent entre les lignes. Car tout se dit dans les non-dits.

Peut-on changer la place des femmes sans changer l'éducation des garçons ?

par Horizon B.

On parle beaucoup, à juste titre, de l'émancipation des filles. On les encourage à être indépendantes, ambitieuses, libres de leurs choix, à prendre leur place et à ne plus accepter certains rôles qu'on leur assignait autrefois. Mais une question se pose : pendant que l'on apprend aux filles à devenir libres, qu'apprend-on réellement aux garçons ?

Les vieux réflexes n'ont pas complètement disparu. Un garçon doit encore souvent être fort, ne pas trop pleurer, savoir encaisser, ne pas montrer qu'il a peur, se défendre, tenir bon. Rien de tout cela n'est forcément mauvais. Le courage, la ténacité ou la capacité à affronter les difficultés sont utiles à tout le monde.

Mais à force de vouloir fabriquer des garçons solides, ne leur apprend-on pas parfois surtout à cacher ce qui les fragilise ?

Il reste encore étrange, dans certains milieux, de voir un garçon très sensible, très doux, peu attiré par la compétition ou simplement capable de dire qu'il ne va pas bien. Comme si certaines qualités devenaient suspectes dès lors qu'elles ne correspondent pas à l'image traditionnelle du masculin.

Pourtant, savoir écouter, demander de l'aide, reconnaître une erreur, prendre soin d'un proche, accepter un refus, parler de ce que l'on ressent ou montrer de la tendresse demande parfois beaucoup plus de courage que de serrer les dents.

Pourquoi ces qualités seraient-elles encore associées davantage aux femmes ?

L'égalité entre les femmes et les hommes ne peut probablement pas reposer uniquement sur l'émancipation des filles. On peut apprendre aux filles à être autonomes, à réussir, à choisir leur vie et à ne dépendre de personne.



Parce qu'un jour, ces filles devenues femmes rencontreront des garçons devenus hommes. Et si les unes ont appris à s'émanciper tandis que les autres continuent à grandir avec des modèles masculins qui changent peu, quelque chose finit forcément par coincer.

Changer la place des femmes suppose donc peut-être aussi de réfléchir à la manière dont nous construisons les hommes. Il ne s'agit pas d'effacer les différences ni de fabriquer un modèle masculin unique, encore moins de décider ce qu'un homme devrait être. Ce serait simplement permettre aux garçons d'avoir davantage de possibilités.

Être fort sans avoir honte d'être vulnérable. Être ambitieux sans devoir dominer. Savoir se défendre mais aussi savoir prendre soin. Pouvoir aimer la compétition et pourtant accepter de perdre. Pouvoir dire non, mais aussi entendre celui des autres.

Et concrètement, que pourrait-on changer ?

Les enfants apprennent beaucoup en regardant les adultes vivre. Ce qu'ils voient au quotidien compte parfois autant que ce qu'on leur explique. À la maison, cela passe par des choses très simples. Un garçon peut apprendre à cuisiner, faire une lessive, ranger, nettoyer, faire des courses, gérer un petit budget ou recoudre un bouton. Pas pour « aider » quelqu'un plus

(Suite page 15)

tard, mais simplement parce que savoir s'occuper de soi fait partie de l'autonomie.

Il peut aussi apprendre à prendre soin des autres : aider un plus petit, préparer quelque chose pour quelqu'un qui ne va pas bien, rendre service à un grand-parent, participer naturellement aux tâches de la maison. Si tout cela fait partie de son quotidien, il ne l'associera pas forcément à un rôle féminin.

Il faudrait peut-être aussi regarder les petites différences que nous installons très tôt sans toujours nous en rendre compte. Demander plus facilement à une fille de débarrasser la table pendant que son frère continue à jouer. Offrir spontanément un camion à l'un et une poupée à l'autre. Encourager davantage un garçon à prendre des risques et une fille à être prudente. Pourquoi ne pas simplement leur permettre d'essayer davantage de choses ? Un garçon peut faire du football et de la danse, bricoler, cuisiner, jouer avec des voitures ou une poupée. Une activité n'a pas besoin d'être masculine ou féminine pour lui plaire.

Certaines choses peuvent aussi être apprises très tôt : respecter le non de l'autre, ne pas imposer un contact physique, demander avant de prendre quelque chose, savoir perdre, reconnaître une erreur, présenter des excuses ou régler un conflit sans chercher à dominer.

L'école et le sport peuvent aussi apprendre à faire avec les autres : coopérer, aider celui qui peine, partager les responsabilités, accepter de

ne pas toujours être le meilleur. En grandissant, il faudrait également parler avec les garçons de ce qu'ils voient sur les réseaux sociaux, des influenceurs qu'ils suivent et des modèles d'hommes qu'on leur présente. Pas pour tout surveiller ou tout interdire, mais pour leur apprendre à prendre du recul et à se faire leur propre idée.

Et puis il y a ce qu'ils observent chez nous. Un père qui prépare le repas, s'occupe de ses enfants, accompagne un proche chez le médecin ou prend sa part dans la vie de la maison transmet déjà quelque chose, sans avoir besoin de faire un discours. Peut-être faudrait-il finalement apprendre aux garçons moins à « devenir des hommes » qu'à devenir des adultes autonomes. Savoir travailler et gagner sa vie, bien sûr. Mais aussi savoir s'occuper de soi, de son quotidien, des autres, de ses relations et de ses responsabilités.

Ce sont des apprentissages très ordinaires. Mais mis bout à bout, ils peuvent changer beaucoup de choses. Et peut-être que la question à nous poser est aussi toute simple :

**Qu'est-ce que
nos garçons
nous voient faire ?**

Horizon B.



Revue Idéal Maçonnique

Revue maçonnique mensuelle

Format numérique gratuit et format papier (5€/numéro)

Editeur : Association Internationale pour la Promotion de l'Idéal Maçonnique

12, rue Clément Ader—63000—Clermont-Ferrand

Directeur de la publication : Alain Bréant

pour tout contact rédactionnel : contact.aipim4you@gmail.com

Dépôt légal à parution

UPE2A : Unité Pédagogique pour Élèves Allophones Arrivants

Apprendre, comprendre, construire sa place

par Sylvie Moy

Ils arrivent parfois d'un pays lointain, avec une autre langue, une autre histoire, une autre culture. Certains ont connu l'exil, la séparation ou des parcours difficiles. Ils arrivent en France avec un bagage invisible : celui de leur histoire, de leurs espoirs et de leurs rêves.

Les classes UPE2A – Unités pédagogiques pour élèves allophones arrivants – leur permettent d'apprendre le français tout en poursuivant leur scolarité. Mais, au fil de mon expérience auprès de jeunes étrangers et de leurs familles, j'ai compris que l'enjeu dépassait largement l'apprentissage d'une langue.

Apprendre le français, c'est pouvoir communiquer, comprendre son nouvel environnement et progressivement devenir acteur de sa propre vie.

Dans mon engagement associatif auprès de ces jeunes, j'ai pu mesurer combien l'école représente un véritable point d'ancrage. J'ai rencontré des jeunes qui, malgré les difficultés de leur parcours, manifestaient une réelle envie d'apprendre, de réussir et de trouver leur place. Derrière les difficultés scolaires, il y a toujours une personnalité, des compétences, une histoire et surtout un potentiel qu'il faut savoir reconnaître.

UPE2A
Unité Pédagogique
pour Élèves
Allophones Arrivants



Accueillir et Intégrer !



Association Clermontoise d'Aide aux
Jeunes Etrangers et leurs Familles

ACAJEF

Parfois, un encouragement, une aide dans une démarche administrative, une sortie culturelle ou simplement une écoute attentive suffisent à redonner confiance.

C'est aussi le rôle que nous essayons de jouer dans notre association : créer des passerelles entre les jeunes et l'école, les familles et les institutions, mais aussi entre les cultures et les individus.

Les sorties culturelles sont particulièrement révélatrices. Découvrir une ville, assister à un spectacle, visiter un lieu culturel ou partager un moment collectif permet d'apprendre autrement. La culture devient alors un espace de rencontre et d'ouverture.

Ces moments me rappellent que ces jeunes ne souhaitent pas être considérés uniquement comme des « jeunes migrants ». Ils veulent avant tout être reconnus comme des jeunes, avec leurs talents, leurs projets, leurs interrogations et leurs rêves.

(Suite page 17)

L'intégration ne peut d'ailleurs pas être à sens unique. Elle ne signifie pas demander à celui qui arrive d'abandonner son histoire. Elle suppose un dialogue : comprendre les règles et les valeurs de la société d'accueil tout en permettant à chacun de conserver une part de sa culture et de son identité.

L'école joue ici un rôle essentiel. Elle transmet des connaissances, mais aussi des valeurs communes : liberté de penser, égalité, respect de l'autre, laïcité, solidarité et fraternité.

Cette mission rejoint profondément les valeurs humanistes auxquelles je suis attachée. Éduquer, c'est permettre à chacun de devenir l'artisan de sa propre construction.

Chaque jeune possède une richesse qui ne demande qu'à être révélée. Notre responsabilité collective est de lui donner les moyens de la développer.

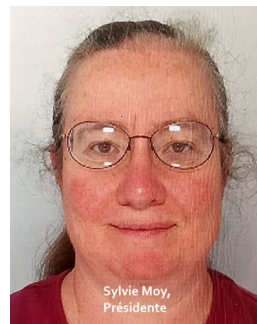
Les UPE2A ne sont donc pas simplement des classes où l'on apprend le français. Elles peuvent être le premier espace où un jeune retrouve confiance, comprend les codes d'une nouvelle société et commence à construire son avenir.

À travers mon engagement associatif, j'ai aussi découvert combien ces jeunes avaient quelque chose à nous apprendre : la capacité à recommencer, à s'adapter, à espérer malgré les difficultés et à regarder l'avenir avec courage.

La fraternité devient alors bien plus qu'une belle idée : elle prend corps lorsque nous choisissons d'offrir à chacun une place, une écoute et la possibilité de construire son avenir.

Peut-être est-ce là l'une des plus belles missions de l'éducation : permettre à chaque jeune, quelle que soit son histoire, de passer de « celui qui arrive » à celui qui participe pleinement à la construction de la société de demain.

Sylvie Moy
Présidente d'ACAJEF



Apprendre la fraternité, c'est comprendre que la fraternité n'est pas seulement un sentiment. Si elle dépendait de la sympathie, elle disparaîtrait dès que l'autre nous déplaît.

Elle devient véritablement fraternelle lorsqu'elle nous engage envers celui qui pense autrement, nous contrarie, nous déçoit ou nous demeure étranger.

On n'est pas spontanément fraternel ! On le devient ! C'est aussi un des objectifs de l'Association Internationale pour la Promotion de l'Idéal Maçonnique !

Merci de votre soutien !

contact.aipim4you@gmail.com

Gérard Baudou Platon, le témoignage d'une vie ... Il est bon d'être pour faire savoir

Chapitre II—Période 1983 à 1996

Gérard : *Bonjour à toi frère Jacques. Joseph n'est pas avec toi ?*

Jacques : Non, Très Cher Frère Gérard, il a été appelé sur un autre chantier ! Il

m'a demandé de le remplacer pour les échanges que vous aviez prévus, mais sois sûr que les transmissions lui seront faites. C'est une grande constance en Franc-maçonnerie, les témoignages se passent de bouche à oreilles. Dès lors chaque frère, chaque sœur est un passeur de lumière, un passeur de vécu, un passeur d'expérience humaine ...

Gérard : *Nos derniers échanges nous avaient acheminés vers mon entrée en Franc-maçonnerie au Grand Orient de France ...*

Jacques : En effet nous en étions en train d'aborder cette phase de ton existence. Alors parle-moi de ce moment qui, je le suppose fut riche en émotion mais, qui a, assurément, radicalement changé le cours de ta vie ...

Gérard : *En effet, toute l'année 1982 fut consacrée à me présenter à trois frères dont la mission était de mieux me connaître afin de pouvoir statuer sur mon réel désir de venir rejoindre leur fraternité. Tous les sujets furent abordés, sans filtre : plan personnel, plan familial, plan social, plan professionnel ainsi qu'une curiosité que je trouvais saine concernant des sujets plus ... sensibles, notamment, mon appréciation sur la gouvernance de notre pays. Au fond, il valait mieux être «cash» comme on le dirait aujourd'hui. Puis le temps a passé sans plus de nouvelle. Manifestement. Je n'avais pas dû être apprécié ...*

Jacques : Il est vrai que tes approches pouvaient leur laisser penser que tu ne



serais pas très consensuel. Mais en Maçonnerie c'est, à priori, une qualité recherchée sinon quel intérêt serait dans nos échanges-partages si tous étaient d'accord. Dans les loges maçonniques, le travail consiste, justement à créer les conditions de sérénité où ceux-ci ont lieu, ainsi que le climat nécessaire de respect de nos différences, de respect de nos croyances et surtout, de l'attention à l'autre qui,

comme nous savons n'est qu'un autre soi-même !

Gérard : *Tu as raison. Mais je te rassure car en janvier 1983, je fus invité à me rendre « rue cadet » pour de nouvelles questions posées. Cette fois, sous un bandeau et au milieu de personnes dont il m'était impossible de reconnaître si, en leur sein, se trouvaient mes deux instigateurs ... L'épreuve est parfaitement utile, car menée de cette façon aucune aide extérieure n'interfère, Dès lors les réponses peuvent être plus conformes à ce que l'on ressent vraiment ... sincérité, profondeur et désir d'être compris deviennent les maîtres mots ... Cela fait, je me retrouve dans la rue avec le sentiment que peut-être je n'ai pas été à la hauteur des attentes ... il est pour moi trop tard pour revenir préciser, compléter, nuancer, rectifier, bref pour ré-entendre mes propos parfois gauches et hésitants, j'en conviens ...*

Jacques : Oui, et en plus, la loge qui se propose de te recevoir n'est pas n'importe quelle Loge : c'est la loge « Jean Moulin ». Jean Moulin n'était pas Franc-Maçon mais il en avait toutes les caractéristiques souhaitées (à l'époque) ! Un immense symbole !

Le symbole est un des grands piliers de la Franc-Maçonnerie : travailler sur leur puissance formative, informative et suggestive est un de nos moyens



(Suite page 19)

d'investigation. Lorsque le symbolisme se mêle au plan philosophique, alors il existe, sans doute, une possibilité de changer le monde en incarnant des valeurs plus universelles car les symboles sont généralement compris par toutes les civilisations.

Gérard : Parfaitement. J'en suis convaincu, maintenant, mais à ce moment je n'avais pas conscience de cela. Toujours est-il qu'il me revint à l'esprit cette immense cérémonie de transfert de cendres de Jean Moulin au Panthéon le 19 décembre 1964 ou Malraux prononce son hommage : « Entre, ici, Jean Moulin ... » ... bref la chair de poule me gagne, encore. Est-ce cela être Franc-Maçon ? Lutter pour la liberté, pour la fraternité, pour la paix des peuples, enfin pour la sauvegarde de nos héritages, de notre culture, de nos cultures pour faire rendre gorge à l'oppression quelle qu'en soit sa nature. Qui suis-je pour entrer dans une telle fraternité ?

Jacques : Alors ? Ton supplice dura-t-il longtemps ? Lorsque l'on attend une rencontre et quand le désir est fort, comme l'a si bien décrit Antoine de Saint Exupéry dans le « Petit Prince », ces moments sont ... stressants » à souhait ...



Gérard : Non je n'ai pas attendu longtemps car je reçus la lumière Maçonnique le 17 mars 1983. Antoine de Saint Exupéry lui, aussi, fut un autre symbole incroyablement vivant en moi. Héros de l'aéropostale par excellence, il est, à mes yeux, le chantre « du service à autrui ». Quelle détermination pour relier les hommes entre eux ! Quel sacrifice personnel, aussi. Lui possédait une haute idée du devoir, du lien fraternel ... Etait-ce cela être Franc-Maçon ? J'ai particulièrement apprécié ses

livres qui véhiculent une telle richesse et, surtout de magnifiques leçons de vie : « Terre des Hommes », « Citadelle », « Vol de nuit » ... J'apprends, alors, que Jean Moulin est né le 20 Juin 1899 dans une petite commune de l'Hérault, Béziers proche de Pezenas ma souche familiale paternelle. Il fut préfet en 1937 et connu pour un dévouement sans faille à la cause d'une France éternelle. Il se sacrifie pour la liberté, la justice, l'égalité entre tous selon les principes posés par les droits de l'homme. Il résiste et fait face à la répression Nazi. Il sera assassiné par des hommes dont la caractéristique principale est la lâcheté. Les frères qui m'entourent sont nombreux et beaucoup sont fondateurs de la Loge qui s'éveilla au monde maçonnique en ... 1945 ... année de ma naissance physique. Ce sont des résistants ... le Vénérable était Jean Mazère

Jacques : Maintenant que tu es au sein de cette institution historique, que ressens-tu ?

Gérard : Je deviens compagnon le 28 janvier 1985 puis maître le 24 février 1986. Je suis instruit au rite français dont les rituels pratiques sont simples et sans grande profondeur spirituelle. Cela me convenait parfaitement en ce temps-là. Si nous étudions la Franc-Maçonnerie dans son contexte historique, nous constaterions qu'elle est étroitement liée au pouvoir en place. Parfois en accord ... parfois en opposition ... l'une ne semble se départir de l'autre, de toute façon. Pour moi cela deviendra vite un handicap. Mais n'allons pas trop vite en besogne.

Jacques : Pourquoi penses-tu ainsi ?

Gérard : En fait, il y eut deux périodes dans ma vie de Franc-Maçon au Grand Orient : la première pendant la gouvernance de la Loge par ses fondateurs, la seconde correspond aux gouvernances issues d'un strict processus de « votation » comme diraient les Suisses. La première période, fut sous la direction de Jean Mazère.

J'apprends que la Franc-Maçonnerie, au-delà du déroulement du rituel forme des hommes libres dont les échanges sont respectueux d'un protocole précis. Dès lors, liberté d'expression, liberté de croyance, définition des valeurs, sens des actes et des comportements maçonniques sont des piliers fondamentaux pour la formation de maîtres utiles à l'humanité. Je suis agréablement surpris par

(Suite page 20)

leur souci constant de recherche d'éthique, d'authenticité et sincérité. Comment ne pas préciser, ici, que les animateurs de la Loge sont porteurs d'un héritage lourd et d'un désir ardent de refaçonner les relations entre les humains. Le GODF sous le nazisme fut réduit au silence quand certains de ses membres ne se retrouvèrent pas déportés ou pire.

Jacques : Remarque que ce phénomène se confirme aujourd'hui !!! Le GODF se verrait bien un « Corps Intermédiaire » de l'Etat Français. Il ne se prive pas de conseiller en matière de choix politique oubliant, en cela, une partie de nos principes de base. Il organise même des cérémonies souvenirs ayant trait à l'histoire guerrière de notre pays ... Enfin, il tourne en rond sur des thèmes de fond sans pouvoir mobiliser efficacement ses membres pour l'obtention de résultats tangibles. Dès lors, comment trouver un lien universel si l'on a une telle tendresse pour « un espace aussi particulier que le nôtre » ? ... Notre vocation n'est-elle pas la construction d'une chaîne d'union fraternelle incluant la diversité des aspirations et de polir, inlassablement, les pierres brutes que nous sommes ? Changer le monde c'est changer notre perception de ce que l'on croit voir en y injectant les doses de fraternité et de compassion suffisante ! Non ?

Gérard : *En effet, le symbolisme et la philosophie devaient reprendre leur place ... sauf à s'éloigner de notre idéal. Pour ma part j'ai senti profondément l'urgence de m'acheminer vers un espace maçonnique où je pourrai allier « Symbolisme », « philosophie », « méta-physique » et même « spiritualité » ... En effet l'humain est un bipède complexe ... Lacan affirme qu'il doit maîtriser le difficile équilibre entre : « le Réel, le Symbolique et l'imaginaire » ... quant au frère Carl Gustave Jung, il nous rappelle que notre terreau d'évolution personnel et collectif ne peut être pensé en dehors d'une approche qui intégrerait des aspects plus subtils de notre véritable nature.*

Il serait bon d'examiner les influences conscientes ou non du fait religieux, de la philosophie, de la sociologie, de l'anthropologie et même de cette aptitude de l'homme de percevoir des situations de « la synchronicité » ... même d'admettre que « l'a-causalité » puisse surgir. Il pose même les voies



d'autres moyens de connaissance en redéfinissant la psychanalyse où là apparaît une autre dimension, souvent réfuté par les tenants uniques de la raison : « l'Âme ». Ne pas examiner cela nous éloigne d'une connaissance de notre réalité profonde. Vouloir changer le monde commence par se comprendre et se changer soi-même ...

En 1996, ayant besoin d'expérimenter cet aspect je demande autorisation au GODF de rejoindre la Grande Loge Française Masculine de Memphis Misraim. Autorisation accordée.

Là, mon Très Cher Frère Jacques est un autre chapitre qui s'ouvre, je te propose que nous poursuivions un peu plus tard ... le temps s'écoule bien trop vite, n'est-ce pas ?

Jacques : Donc, à bientôt, mon Très Cher Frère ! Prends soin de toi ...

A suivre dans le prochain numéro

Note 1 : Le Grand Maître d'alors était Paul Gourdot (1981-1985) puis Roger Leray (1986-1987) ... Jean Robert Ragache (1987-1988) ... Christian Pozzo di Borgo (1988-1989) ... de nouveau Ragache (1989-1991) ... Gilgert Abergel (1992-1994) ... Patrick Kessel (1994-1995) ... et comme je le pressentais compte tenu de l'esprit qui semblait se constituer pas de Grand Maître pour la période (1995-1996) ... le frère Jacques Lafouge reprend le témoin (1996-1997) ... Philippe Gugliemi (1997-1999) et Simon Giovannai (1999-2000) qui démissionnera ils seront au cœur d'une autre histoire (Cf. Prochain Article) et enfin un redressement avec le Frère Alain Bauer (2000-2003) ...

Jean-Claude Sitbon en Auvergne le 15 octobre 2026

Événement

Lors des travaux en loge maçonnique, il est de coutume de s'informer de l'heure au début et à la fin des tenues.

Les rituels indiquent toujours qu'il est midi à l'ouverture des travaux et minuit lors de leur fermeture. Ainsi, symboliquement, tous les maçons du monde travaillent à la même heure ... et aussi au même endroit car l'espace de la loge est, dans tous les rituels, invariablement délimité entre l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi.

Ces délimitations spatio-temporelles, quasi-identiques dans toutes les loges, traduisent notamment le caractère de la Maçonnerie qui se veut *universelle*. « *La Franc-Maçonnerie embrasse toute la nature et tous les Maçons répandus sur la surface de la terre ne forment tous ensemble qu'une seule et même Loge* », nous dit le rituel du Rite Ecossais Rectifié.

On peut s'étonner de ces heures de midi et de minuit, qui encadrent les travaux maçonniques, car les constructeurs ordinaires ont coutume de se mettre à l'œuvre aux heures matinales, de s'interrompre à midi, puis de reprendre leur travail jusqu'à la chute du jour et de se reposer pendant la nuit.



Pourquoi les Maçons, en ouvrant leurs travaux à midi et en les fermant à minuit, réservent-ils à leur labeur la deuxième moitié du jour et la première moitié de la nuit ?

Pourquoi consacrent-ils à leur ouvrage les douze heures durant lesquelles le soleil, après avoir atteint le plein développement de sa puissance à midi, va glisser vers son déclin, pour ensuite disparaître au couchant et conduire au cœur de la nuit noire, à minuit ?

Une première réponse peut être donnée à cette énigme en considérant que le travail du Maçon en loge n'a rien de physique ni de matériel car il est d'ordre « spéculatif », c'est le travail du cœur et de l'esprit qui est indépendant du rythme biologique et des forces physiques nécessairement marqués par le temps mécanique.

Comment ne pas faire une corrélation, notamment dans le Rite Ecossais Rectifié, entre midi et minuit et les deux St Jean :

- midi et la saint Jean d'été, le soleil est au plus haut, il produit un maximum de lumière mais le début de son déclin est annoncé,
- minuit et la saint Jean d'hiver, le soleil est à son minimum de lumière mais c'est aussi le début de sa phase ascendante donc de sa renaissance.

Rendez-vous le 15 octobre pour en savoir plus !



[Une autre approche du symbolisme de midi-minuit](#)

Mon école ...

par Christiane Mercier

Mon école est superbe ... disait un chérubin
Aux fines boucles d'or ... un livre entre les
mains

Mon école est géniale ... Oh oui que j'y suis bien
J'y apprends l'art de vivre ... le chant et le dessin.

J'y apprends à penser ... à lire ... à bricoler
A comprendre la vie et puis à exister
A aimer mon prochain dans la diversité
A savoir discerner acquérant volonté.

J'y apprends à connaître à travers mon « égo »
L'Homme et ses « Théories » ... l'Histoire et la « Géo »
Pour pouvoir m'épanouir ... être bien dans ma peau
Respectant l'autre enfin en principes moraux.

La sculpture et la danse y sont enchantement
Pour alléger les cours au rythme de l'enfant
Que c'en est un plaisir ... plus d'abrutissement
On apprend dans la joie pour devenir un « grand ».

Plus de ghettos non plus et de « laissés pour compte »
L'égalité enfin ... c'est ce que l'on raconte
Tous ont accès à tout en fonction de leurs goûts
Plus de « traîne les rues » ... à l'école ils ont tout.
Sciences et Culture ... sont bien là comme avant.
Mais en plus d'aventure ils ont l'« Art » maintenant
Et dans la création se défoulant enfin
Ils s'approchent ainsi tout près de l'être humain.

Mais hélas ... brusquement ... la sonnerie m'éveille.
Sur la terre je suis ... quelle horreur ce réveil
Et le rêve évanoui ... je suis bouleversée
Elle est si loin de ça ... oui la réalité !!!

« Pensées d'un autre monde »
Editeur « Nombre 7 »
Christiane Mercier

fils du profane



Par : Jamal Benzerrouki.

Illustration : Jamal Benzerrouki via IA

Enfant de l'Ouest,
De l'Ouest, de père en fils, où les valeurs se
tissent.
Se tissent sur un piédestal, ou sur des pas qui
glissent.
Qui glissent et finissent par nous plonger dans le
doute, sans doute !
Sans doute des certitudes, sans rectitude, de
l'ancien moi.

Moi, profane, fils de profane,
Profane que je suis, de sang, de terre et
d'héritage.
Héritage d'un coucher ou d'un lever de soleil.
Soleil de minuit ou lune de midi.

Midi, là où devrait commencer mon chemin.
Mon chemin, peut-être, est de frapper à la porte :
La porte où naissent les rayons à certaines
heures.
Heure ? Mais je n'ai plus de montre pour voir le
temps.
Le temps, serai-je fou de croire que c'est tout ce
qui me reste ?
Me reste enfin à découvrir la voie de l'Est.

SUR LE CHEMIN DE LA VIE

par Michel Renault

Poésie

Donner, donner
La main aux enfants
Pour les accompagner
Pour leur apprendre à aimer

Aimer la nature
Ramasser un papier
Pour plus de beauté

Regarder les animaux
Leur parler
Pour mieux les aimer

Regarder toutes les personnes
Leur parler
Pour mieux les aimer

Explorer la terre
La mer
Pour les aimer
Les réparer.

Aller dans les forêts
Pour voir grandir les arbres
Qui nous regardent

Aimer être gentil
Dans la vie
Avant la sortie

Aimer aller au cinéma
Pour évaluer ici-bas
Comprendre ce qui a été fait
Les bêtises à ne pas répéter

Michel Renault

**La revue « Idéal Maçonnique » est en vente à la librairie
« La Clé du Triangle » à Clermont-Ferrand**



**52 Rue du Port
63000 Clermont-Ferrand
Tél : 04 73 90 97 29**



Site internet : <https://www.cledutriangle.fr/>

**"Nous ne cherchons pas à convaincre
chacun de devenir franc-maçon ;
nous voulons mettre à la disposition
de tous ce que plusieurs siècles
de réflexion maçonnique peuvent
apporter à l'apprentissage de la fraternité,
du respect de l'autre et du dialogue."**

**L'Idéal
Maçonnique
est aujourd'hui
le seul concept
qui permet
le vivre ensemble !**

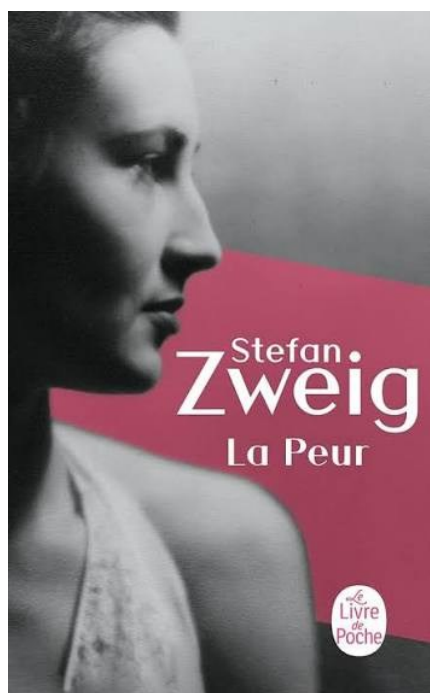
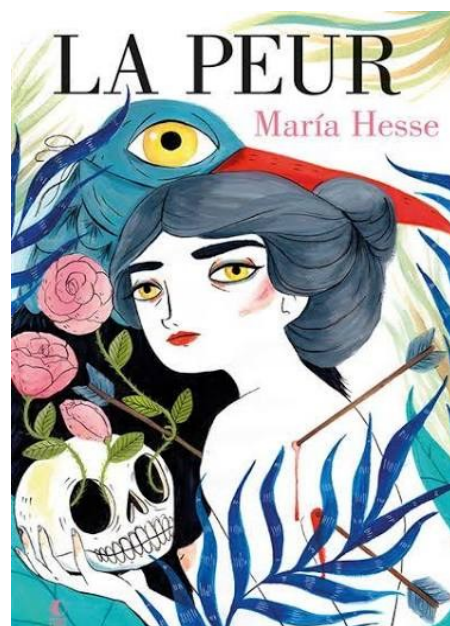
Les peurs des francs-maçons

par Alain Bréant

La peur est omniprésente dans les pensées de tout un chacun. Maria Hesse et Stefan Zweig en parlent très bien. C'est aussi un élément présent chez les francs-maçons. Nous vivons avec une arrière pensée de peur qui irrigue nos vécus. Si chaque individu est amené à ressentir des peurs, les groupes humains sont eux-mêmes exposés à des peurs qu'ils transmettent.

Pour les loges maçonniques on peut distinguer huit catégories de peurs :

1. **La peur de disparaître** : voir la baisse des effectifs, le vieillissement, la difficulté à recruter et la perte de dynamisme peut compliquer le fonctionnement d'une loge.
2. **La peur de perdre son identité** : « *Si nous modifions le rituel, nos usages ou nos critères, serons-nous encore la même loge ?* ».



L'identité d'une loge est la tarte à la crème dont se gaussent les vieux frères pour qui c'était mieux autrefois !

3. **La peur de la différence** suite à l'arrivée de personnes socialement, culturellement, spirituellement ou intellectuellement éloignées de la majorité du groupe. Rentre dans ce chapitre la peur du genre qui peut aller jusqu'au chantage affectif puérile mais efficace : « *Si vous l'initiez, je démissionne !* »

4. **La peur du conflit** : La recherche de l'harmonie peut conduire à éviter les véritables désaccords plutôt qu'à apprendre à les travailler.

5. **La peur de la remise en question** : Une tradition peut devenir protectrice précisément parce qu'elle dispense de demander pourquoi on continue à faire ce que l'on fait. L'entre-soi et « il ne faut rien changer » sont les préceptes qui en découlent.

6. **La peur de l'extérieur** : Le regard des profanes, l'hostilité politique ou religieuse, l'antimaçonnisme et la crainte de se voir dévoiler alimentent tous les fantasmes.

7. **La peur du vide et du silence** : Ne rien faire, ne rien dire, laisser une question sans réponse peut être beaucoup plus difficile pour un groupe qu'on ne l'imagine.
8. **La peur de perdre le groupe** : Une loge produit de l'appartenance. Une tension entre deux exigences peut apparaître : préserver l'harmonie du groupe ou préserver la liberté de conscience de l'individu.

Avoir conscience de l'atteinte à notre liberté de penser que ces peurs insinuent dans notre fonctionnement cérébral n'est pas toujours facile. Elles nous enferment dans le labyrinthe de l'obscurité ! **Maîtriser les peurs fait partie de la démarche initiatique.**

Alain Bréant



L'Onde

On ne laissera pas l'info aux milliardaires d'extrême droite



A lire en
cliquant sur
l'image

L'Onde est une revue mensuelle éditée par l'association « L'onde porteuse ». L'Onde Porteuse est une structure au modèle social unique en France qui mêle les enjeux d'inclusion à la pratique du journalisme. Depuis 2017, l'association a accompagné plus de 350 personnes en situation de précarité et d'isolement pour un retour à l'emploi durable grâce à la pratique du média radio.

L'Onde Porteuse est (aussi) une radio associative, elle produit des contenus sonores pour ses programmes et pour des partenaires. Les rédactions sont composées d'une trentaine de personnes et nos studios basées à Clermont-Ferrand, Nantes et Paris.

Les programmes sont diffusés sur les fréquences en Clermont-Fd (FM/ DAB+), St Denis de la Réunion (FM) et Paris (DAB+) et sur le site « londeporteuse.fr ». Les podcasts sont présents sur Ausha et sur toutes les plateformes d'écoute.